



La marge dans la métropole de Rio de Janeiro (Brésil) : du désordre dans l'urbain à la mobilisation de ressources.

Nicolas Bautès, Catherine Reginensi

► To cite this version:

Nicolas Bautès, Catherine Reginensi. La marge dans la métropole de Rio de Janeiro (Brésil) : du désordre dans l'urbain à la mobilisation de ressources.. Autrepart - Revue de sciences sociales au Sud, 2008, 47, pp.149-168. hal-00523342

HAL Id: hal-00523342

<https://hal.science/hal-00523342>

Submitted on 4 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA MARGE DANS LA METROPOLE DE RIO DE JANEIRO : DU DESORDRE DANS L'URBAIN A LA MOBILISATION DE RESSOURCES

NICOLAS BAUTES, UMR 5690 E.S.O. (CRESO) / IRD UR029 URBI

CATERINE REGINENSI, Ecole d'Architecture de Toulouse / Laboratoire GRECAU

Résumé

Cet article propose une étude de la place qu'occupent les marges dans les processus urbains à Rio de Janeiro à partir des points d'analyse d'un géographe et d'une anthropologue. Débutant par une clarification de la terminologie utilisée, la discussion se poursuit par deux études de cas, l'une s'intéressant à un processus de patrimonialisation d'une favela du centre de Rio, l'autre procédant à l'analyse d'un projet de réaménagement du front de mer à Copacabana. Si ces deux terrains diffèrent par leur nature — un espace et un ensemble de pratiques — par les forces sociales et économiques qu'ils génèrent, chacun d'eux permet d'identifier un type spécifique de traitement politique des marges spatiales et sociales urbaines. Tous deux révèlent aussi des mouvements qui médiatisent leur ambition de faire et de penser la ville différemment, dans les interstices des normes existantes, obligeant les pouvoirs publics à se positionner, en renforçant les processus discriminatoires ou au contraire en libérant de nouveaux interstices ouverts à l'action.

Mots-clés

Marges urbaines, interstices, expérience interstitielle, politique urbaine, favela, commerce informel, Morro da Providência, Copacabana, Rio de Janeiro, Brésil

Cette contribution est une invitation à porter un autre regard sur les logiques actuelles de l'action et des politiques urbaines à Rio de Janeiro, au Brésil. À partir de deux approches combinées, l'une géographique, l'autre anthropologique, elle propose de caractériser la place qu'occupent les marges spatiales et sociales dans les processus urbains dans un contexte où certains espaces dits « à la marge » — les favelas — tout comme certains individus — ici les vendeurs ambulants — se trouvent au cœur de la production de la ville. Ces figures informelles de la ville, par leur prégnance dans l'espace et par la vitalité des forces qui s'expriment en leur sein, tendent à structurer et/ou à (ré)orienter nombre de projets définis par les pouvoirs publics en vue de réguler les activités informelles en ville et d'« homogénéiser » l'espace urbain à partir de la réhabilitation des favelas et de leur articulation à la ville formelle [Secretaria Municipal de Desenvolvimento Social 1992].

L'hypothèse ici énoncée est qu'en dépit des formes de discrimination dont elles sont l'objet, ces forces jouent de leur caractère illégal, informel ou marginal pour s'auto-légitimer et prendre part aux processus urbains en faisant de leur position « intermédiaire », aux interstices de la formalité, un atout. Cet atout peut-être d'ordre physique (géographique), social et/ou politique, susceptible de constituer une ressource territoriale [Hilrczak, Pecqueur & Mollard

2004]. Mobilisé et mis en exergue en soi ou au moyen de stratégies, le caractère marginal concourt à singulariser des espaces faisant jusqu'ici l'objet de représentations négatives et des formes de commerce et d'action urbaine informelles. Cette singularité joue à l'avantage de ces lieux et de ces acteurs. Elle concourt à leur reconnaissance et à leur légitimation par les pouvoirs publics et, le cas échéant, constitue le support de l'institutionnalisation de leurs actions.

D'une manière générale, comme cela est justement noté par E. Corrin, marges et centres entretiennent des rapports de « détermination réciproque » [Corrin 1986]. Ils concourent à une dynamique commune. Mieux comprendre les dynamiques qui se déploient dans les marges permet ainsi de mieux saisir, « en creux » [Ibid.], les enjeux urbains actuels et la manière dont ils induisent des prises de position et des mesures sans cesse recomposées.

DE L'USAGE DES MARGES ET DE L'INTERSTICE : DE LA DEFINITION DES TERMES A LA CONSTRUCTION D'UN CADRE DE REFERENCES

Définition et caractères de la marge

Deux caractères forts sont associés aux marges — spatiales et sociales — et à la manière dont elles participent aujourd'hui aux mouvements urbains à Rio. L'une, celle de division ou de fermeture (plus ou moins rigide) ; l'autre, celle de « point d'attrait, (...) lieu ou principe de conjonction, de transmission et de découverte de ce qui est de l'autre côté, autrement dit un principe liminal d'ouverture, d'éveil (...) » [Devish cité par Corrin 1986]. Ces caractères révèlent le caractère pluriel – et donc relatif – du terme, qu'alimentent les définitions courantes, ici tirées du Robert :

marge : « Intervalle de temps : possibilité d'action ».

en marge de... : « en dehors de, mais qui se rapporte à »

en marge : « nous sommes nés en marge (...) et nous resterons en marge (...). Et d'ailleurs, quel meilleur poste pour observer, sentir et juger ! (Léautaud) ». [Le Robert].

La marge est ainsi définie en creux, par ce qui la borde ou l'entoure. En cela, elle renvoie à l'idée d'interstice, défini comme un « très petit espace vide (entre les parties d'un corps ou entre différents corps). » [Le Robert]. Tout comme la marge, l'interstice est un entre-deux indéterminé, qui suscite des représentations et des appréhensions très diverses, que C. Alexandre Garner décrit comme suit : « *no man's land*, entre deux scènes souvent mouvantes, *borderline* dont la traversée peut se révéler périlleuse, les espaces de marges et

de confins sont souvent porteurs d'une angoisse liée à l'attente et l'absence sont également des espaces de rencontres et d'échanges (personnels, culturels, linguistiques...) et des espaces imaginaires. On parle de cadre, de limite, de frontière, de ligne de démarcation, mais aussi de zones frontalières, d'entre-deux, d'états *borderline*, de milieux d'échanges tant dans le champ social que biologique. De nouveaux territoires et tissus voient le jour » [Alexandre Garner 2003].

Ces définitions illustrent l'ambiguïté qui caractérise les situations de marges spatiales et sociales, que l'on retrouve à travers l'usage qui en est fait dans les politiques urbaines à Rio de Janeiro. Reste à considérer les acteurs à l'origine de la construction de la marge, et les lieux et les hommes qui se trouvent associés à certains ou à l'ensemble de ces phénomènes.

La production des marges à Rio de Janeiro

Lorsque le Brésil met fin à l'esclavage le 13 mai 1888, il ne rompt pas avec la logique discriminatoire qui structurait jusque-là la société brésilienne. À Rio de Janeiro, alors capitale du pays, le vingtième siècle est marqué par une succession de textes législatifs qui affirment une position de principe contre les habitations insalubres et leurs occupants¹. Ces textes accompagnent un renouvellement de la réflexion sur la ville, débuté à la fin des années 1920. S'attachant à consolider le marché immobilier en « rationalisant » l'espace urbain, la nouvelle conception des aménageurs tend à produire volontairement une division spatiale qui a des effets sur les quartiers les plus pauvres de la ville, *cortiços*² et favelas, lieux que les pouvoirs publics cherchent à éradiquer. Dès lors, les favelas sont présentées comme le grand problème urbain de Rio. « Lèpres contaminant l'esthétique (...), menace permanente à la tranquillité et à la salubrité publique » [Pimenta 1926, cité par Soares Gonçalves 2006], elles sont les lieux de toutes les pratiques marginales et déviantes émanant de *malandros*, personnes aux mœurs équivoques et aux attitudes et comportements mal adaptés à leur intégration dans la vie urbaine [Perlman, 1976].

Aujourd'hui, cette tendance persiste, en dépit du changement de perspective observé depuis les années 70 par les politiques urbaines, préférant réhabiliter l'existant plutôt que de détruire en masse les occupations illégales. La favela et ses habitants sont pourtant toujours considérés *en marge* de la ville. Leur caractère marginal est à la fois physique, économique et politique : physique, car la structure des lieux tranche souvent avec celle de la ville planifiée, et qu'elle s'étend sur des collines qui surplombent l'espace urbain dit formel. La favela est

¹ Pour une analyse détaillée de la production juridique de la favela, voir R. Soares Gonçalves [2006].

² Demeures collectives insalubres du centre historique.

par ailleurs marquée par la domination des circuits de l'économie informelle, les habitants ayant le plus souvent des difficultés d'accéder à un emploi salarié, eu égard à leur faible qualification, à la discrimination qu'ils subissent — pour leur origine ethnique ou pour leur lieu de résidence. La marge est alors aussi économique, même s'il convient de modérer cette assertion, le monde économique de la favela présentant une grande diversité de situations individuelles [Gomes, Reginensi *et al.* 2006]. Enfin, la marginalité associée à ces lieux et à leurs habitants est d'ordre politique. Les *favelados*³, simples habitants ou commerçants informels ont une influence réduite sur les prises de décisions publiques. Rio de Janeiro se présente ainsi comme un espace fragmenté, tissé d'espaces contigus prenant part de manières très différentes aux dynamiques urbaines. Des « zones d'habitat sous-intégré » [Roncayolo, 1990] que sont les favelas, aux lieux privilégiés de l'accumulation globale désignés par les quartiers riches et le centre financier, les limites sont souvent rompues par des interstices, matérialisés par l'occupation illégale de la rue par des logements de fortune ou par des commerçants informels. Les marges qui concourent à ce dessin urbain et à ses mouvements sont ainsi de plusieurs types : lieux illégaux du point de vue de leur tenure foncière ou des activités qu'elles abritent, ce sont aussi les pratiques informelles de ces commerçants de rue, souvent mobiles dans la ville. Par extension, ce sont aussi des espaces résiduels, en friche, non-bâties ou simplement oubliées de l'aménagement urbain, qui tendent à rassembler les représentations associées au désordre, « au reste, à la saleté et à la transgression », [Knaebel 1991].

Qu'elles relèvent de l'espace ou de la société, ces marges sont ici analysées comme des zones restées en dehors « des grands mots d'ordre institutionnels et des politiques [qui] révèlent, par la négative, les limites des régulations » [Hatzfeld 1991] exercées par les pouvoirs publics. L'approche en termes d'interstices permet ainsi non seulement de caractériser des situations de marge, mais aussi plus largement d'apporter un éclairage sur le fonctionnement du centre [Corrin 1986].

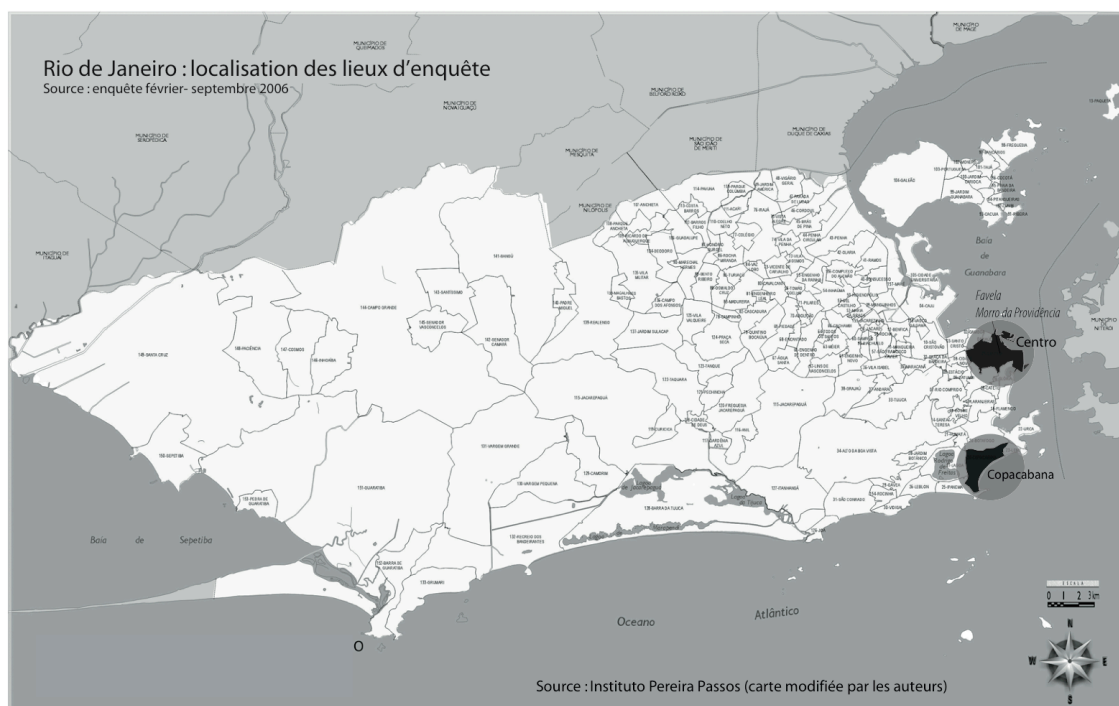
Une approche de la marge par l'expérience interstitielle

Généralement synonyme d'abandon, la marge désigne un espace ou un individu qui ne remplit souvent aucune fonction reconnue et/ou légitime. Elle véhicule souvent des représentations négatives, si bien qu'il suffit souvent de la désigner pour que s'installe un malaise, ou pour qu'un débat soit suscité. Certains auteurs, à l'exemple de S. Tonnelat,

³ Terme désignant, dans les textes législatifs du vingtième siècle, les habitants de la favela.

estiment pourtant que toute intervention envisagée en sa direction, en induisant la redéfinition de ses caractères spécifiques, conduirait à « supprimer l'indétermination qui faisait (son) attrait » [Tonnelat 2003]. Cet atout, conféré par ce qui – paradoxalement – la définit comme marge, tient en effet à sa capacité à « matérialiser ce qui résiste encore, du moins temporairement, aux politiques (...) d'aménagement : (...) la métonymie de tout ce qui est encore non investi dans la métropole. C'est la réserve de disponibilité d'une ville. Sa qualité principale consiste notamment dans sa résistance à l'homogénéisation et à l'appropriation définitive. Située à l'opposé des espaces figés par les fonctions et les formes de propriété de la ville moderne, les délaissés urbains, les friches et les terrains vagues conservent justement l'indéfini, l'indéterminé, l'ouverture dans la ville » [Petcou, Nicolas-Le Strat, Petrescu, Matthys & Deck 2005].

Les marges, prégnantes dans une ville inégalitaire comme Rio de Janeiro, peuvent ainsi être observées comme des lieux de recompositions nés de créations, de résistances et d'arrangements entre des populations socialement fragilisées, désaffiliées [Rouleau-Berger 2005]. Leur légitimité et leur influence sur les dynamiques urbaines tiennent alors tant de leur reconnaissance mutuelle, que des singularités qu'ils sont susceptibles de mettre en exergue et de rendre disponible dans l'espace public. Inspirés par l'approche d'A. Tarrius, pour qui les comportements micro sociaux, au travers de leur circulation, permettent d'identifier des innovations « là où les Etats, eux, ne font guère preuve d'imagination » [Tarrius, 1989, 2002], nous nous sommes prêtés à une série d'enquêtes auprès des acteurs de ces marges, favelados et camelots. Ces acteurs sociaux émergents sont caractérisés par leur position intermédiaire, entre différents contextes, le formel et l'informel, autrement dit dans des interstices à partir desquels ils mettent en œuvre des modes d'appropriation de la ville. Selon cette optique, l'interstice peut alors se convertir en un espace ou en un mode d'identification à la ville [Monnet, 2000]. Il est en cela à la fois désordre et lieu de passage, espace de flux. C'est ce que nous allons maintenant essayer de montrer en revisitant nos terrains de recherche.



Doc. 1 : Carte de la ville et des terrains d'étude (N.Bautès)

DE L'ORGANISATION DE LA MARGE AUX RESSOURCES MOBILISEES DANS LES INTERSTICES

Deux séries d'enquêtes de terrain menées en 2006 à Rio de Janeiro sont ici mobilisées pour caractériser la manière dont les marges participent aux dynamiques métropolitaines. La méthodologie mise en œuvre dans les deux univers, celui de la favela d'un côté et celui de la rue d'un autre, a été appliquée en trois phases : la première engageait le suivi de l'élaboration de projets municipaux dans chacun de ces espaces ; la seconde concernait l'observation des pratiques sociales et des initiatives poursuivies par les acteurs engagés dans ces deux projets ; la troisième, enfin, consistait à appliquer un questionnaire auprès de 100 personnes, habitants et usagers de chacun ces espaces, en vue d'observer le niveau d'approbation et/ou de participation de ces habitants aux projets.

Les données recueillies ont été mobilisées en vue de caractériser le traitement politique de deux figures – centrales - de la marge à Rio de Janeiro : d'une part la favela *Morro da Providência*, espace d'occupation illégale situé au cœur de la ville concerné par un projet de valorisation touristique et patrimonial. D'autre part la pratique de commerce ambulant sur le

bord de mer de Copacabana, structurée autour de micro mobilités, de mobilisations et d'appropriations temporaires de l'espace public, qui fait aujourd'hui l'objet d'une politique oscillant entre permissivité et répression.

Ces deux figures de la marge urbaine carioca sont concernées par un positionnement fort de la municipalité, traduit par des projets d'aménagement influencés par des cadres programmatiques inscrits sous l'égide d'un urbanisme dit « stratégique »⁴ et répondant à l'injonction du développement – urbain – durable. Au-delà de la tendance normative qui tend à dissoudre la marge au moyen d'arguments répressifs et/ou rhétoriques, émerge une série d'interstices spatiaux et sociaux recourant à l'informel tant qu'au formel pour asseoir leurs stratégies visant à faire reconnaître leur pleine participation à la ville.

Un espace fait d'hommes : des pratiques alternatives associées à mise en exergue de la favela par la municipalité

Le projet de mise en tourisme du Morro da Providência au moyen de la création d'un « musée à ciel ouvert de la favela » fait suite à l'intervention de réhabilitation effectuée dans le cadre du *Favela-Bairro*, mis en œuvre dans la favela en 2000. Porté par la Célula Urbana, organisme municipal dépendant du Cabinet du maire Cesar Maia, le projet défini consistait, dès son origine, à envisager un traitement commun de la valorisation de cet espace au moyen de projets sociaux et économiques. La démarche visait à « raviver la mémoire des lieux, l'identification des habitants à leur lieu de vie (...) » et de « susciter de nouvelles énergies créatrices » (extrait d'entretien avec Lorenzo, agent communautaire, sept. 2006), consiste à délimiter un itinéraire touristique au cœur de la favela, et d'identifier des initiatives économiques susceptibles d'assurer la valorisation économique de cet espace. Associé à des dispositifs légaux de protection du patrimoine bâti engagés par l'IPHAN⁵ et à l'installation d'équipements sociaux (crèche), cette action, inauguré en août 2005 ne s'est jusqu'ici pas traduite par l'organisation de circuits touristiques, objectif prévu à l'origine.

L'objet de notre discussion concerne les stratégies mises en œuvre par des acteurs issus de la favela en vue de limiter les effets néfastes de ce projet sur les habitants des lieux, peu enclins, selon N.H., un artiste militant de la favela, à profiter des transformations engagées par les

⁴ En référence au modèle développé dans les années 80 par L. Borja. L'urbanisme stratégique privilégie de nouveaux principes de régulation de l'action publique en matière de développement urbain. Au-delà de ces principes généraux, qui prônent la gouvernance et la participation populaire, il convient d'être attentif aux effets de ce modèle de gestion urbaine à Rio de Janeiro, qui laisse place à une instrumentalisation des principes initialement définis. Pour une analyse critique de l'urbanisme stratégique à Rio de Janeiro, voir Vainer 1996, 2007

⁵ Institut de Protection du Patrimoine Historique National.

pouvoirs publics. D'une part, parce que « la favela n'est pas intéressante pour qui vit dans la favela » (Extrait d'entretien avec N.H.). Cette remarque illustre le peu d'implication qu'ont les habitants dans les projets qui engagent des transformations de la favela. D'une part, en raison de la faible crédibilité dont font l'objet les interventions publiques. D'autre part – parce que les habitants se trouvent confrontés à de violents conflits qui opposent des narcotrafiquants et les forces policières, et qui se soldent souvent par des affrontements armés. Face à cette situation, qui tend fréquemment à faire de la rue un espace dangereux, ne restent que des interstices d'espace public et des interstices d'action. Ce sont ces deux formes de l'interstice que nous souhaitons ici caractériser.

La mobilisation des ressources de l'interstice : l'initiative Favelarte

« Il n'est pas possible d'omettre que la favela, aujourd'hui, plus de cent ans après son émergence officielle, continue à être submergée dans une société dans laquelle elle est (pourtant) une cellule de joie et d'agonie. Là, il y a la samba et le trafiquant. Gens de bien et dépravés. Ce lieu-là connaît, comme tous les autres, les dichotomies individuelles et collectives. Là, il manque seulement les mêmes propositions et les mêmes politiques publiques vraies et d'inclusion. Ses hommes reflètent les problèmes qui découlent du profit et des immoralités qui se situent en bas et affectent là, en haut, autant comme reflets de l'exclusion que produit en haut le manque de limites qui désintègrent le développement humain, principalement celui des plus jeunes, qui reproduisent un stigmate de violence incontrôlable qui atteint toute la société : celle du haut et celle du bas » [Texte de présentation de *Favelarte* : www.favelarte.com]

Cet extrait du texte fondateur du projet Favelarte exprime la posture prévalant à la création de cette association à but artistique, créée par M. Hora. Ce dernier, photographe vivant dans le Morro da Providência, a longtemps été militant pour des associations du centre historique de Rio de Janeiro, s'attachant à raviver et à divulguer la mémoire sociale de ces lieux au travers d'un travail photographique engagé. Depuis 2000, il poursuit son projet en organisant des ateliers photographiques avec des enfants de la favela. Son travail, exposé dans la gare de RER Luxembourg à Paris en 2005 lors de l'année du Brésil en France, s'est aujourd'hui étendu à d'autres activités, inscrites sous l'égide de Favelarte. Récemment installée dans le bâtiment où se trouve l'association des habitants du Morro da Providência, dans les locaux que celle-ci partageait jusqu'en 2005 avec les services municipaux en charge de la mise en œuvre du programme Favela-Bairro, Favelarte compte avec la collaboration étroite de

l'association MH20 organisant dans les mêmes locaux que *Favelarte*, des ateliers de danse et de musique hip hop, auxquels s'ajoutent, depuis 2006, des ateliers de montage vidéo et une radio indépendante. Ce regroupement associatif a également mis en place une coopérative de confection artisanale de vêtements qui emploie des femmes vivant dans la favela, les orientant vers le florissant marché local des costumes de carnaval.

L'ambition de cette structure en pleine expansion est de multiplier les initiatives mettant en exergue des expressions culturelles et/ou des savoir-faire artistiques et artisanaux reconnus comme constitutifs de la favela : « la culture de la favela est riche. Le talent de ces gens n'est pas reconnu à sa propre valeur. C'est un potentiel important aujourd'hui (...) pour ces femmes (couturières). Ce n'est pas seulement une manière pour elles de s'en sortir ; on est aussi ici pour discuter, échanger et parler de nos problèmes. Pour ça, c'est un lieu important. À travers l'art, on fait de l'intervention sociale. Pas que pour elles, mais aussi pour les autres, qui nous voient faire. Cela leur donne des idées (...). Il y a des jalousies, c'est pas forcément toujours facile à gérer, mais c'est stimulant pour tout le monde. C'est aussi un signe que ce que nous faisons contribue à changer les choses » (Mayra, 47 ans, coordinatrice du projet de coopérative).

L'envergure de l'initiative structurée autour de *Favelarte* permet certes de générer de nouvelles possibilités de revenus pour des personnes sans emploi. Le fait de mêler pratique artistique/artisanales et intervention sociale permet plus largement « d'inspirer l'action communautaire » [Knauss 2006]. En dépit du succès de ce processus, l'effet sur l'espace est somme toute très relatif, ne concernant directement qu'une infime part de la population (environ 50 personnes sont employées, à temps partiel pour la plupart. Seulement trois emplois permanents ont été créés). Néanmoins, des initiatives du même type ont été fortement relayées dans la sphère médiatique et sont de plus en plus programmées dans les agendas culturels de la ville, comme en témoignent, entre autres, le programme télévisé de la chaîne *O Globo* intitulé *Central da Periferia*, et l'exposition *Cultura da Periferia* organisée en 2005 dans le centre culturel *Banco do Brasil*. Outre la visibilité croissante dans laquelle sont engagés les fondateurs de *Favelarte*, c'est la constitution de réseaux de collaborations internationales composée de nombreux autres acteurs qui semble le plus profitable à cette association, initialement isolée. En 2000, elle a participé au projet *Caminho dos direitos humanos* coordonné par l'ONG française *Inscrire*, qui consiste à assurer la formation d'enfants et d'adultes à la construction de carreaux en céramique. Ce carrelage, sur lequel est imprimé le seul et unique plan de la ville, est posé sur les murs de l'entrée de la favela. Il constitue un véritable marqueur urbain et un espace d'expression artistique à visée sociale.



Doc. 2 – Azulejos de l’association « Inscire » figurant sur l’entrée du Morro da Providência, rue Barão de Gamboa (© N.Bautès, sept.2006)

Un marqueur dont l’existence tient de l’initiative d’associations ayant reçu l’aval et le soutien d’institutions étrangères, parmi lesquelles la Communauté Européenne et l’UNESCO.

Dans ce contexte, la marginalité, socioculturelle et/ou spatiale, tient alors lieu de singularité. Celle-ci est produite dans un jeu permanent entre des forces intérieures et extérieures, donnant lieu à la fois à une instrumentalisation par les pouvoirs publics ou par des acteurs issus de la sphère culturelle privée locale, et à de véritables possibilités d’innovation sociale et économique. Que les acteurs locaux aient la main mise sur ces projets ou que ceux-ci soient mis en œuvre à l’initiative d’acteurs extérieurs à la favela, nul doute que la médiatisation de ce type d’action a un effet positif sur les représentations des lieux : elle permet aussi « de rompre avec l’inertie d’une partie de la population de la favela, qui a perdu toute confiance dans sa capacité à vivre autrement que dans la marginalité » (Extrait d’entretien avec M. Hora, septembre 2006).

Jouer dans l’interstice : se jouer des dominations ?

La dynamique dans laquelle est engagée Favelarte, à l’exemple d’autres organisations communautaires de ce type, tend à revêtir une dimension globale. Forte de soutiens financiers étrangers et nationaux ponctuels, elle bénéficie d’une très large visibilité. Bien qu’elle puisse favoriser de nouvelles possibilités de réalisation de projets financés, cette visibilité s’avère cependant parfois délicate, dans le contexte où la favela est fortement empreinte par le pouvoir des narcotrafiquants. À ce niveau, l’expérience interstitielle peut relever d’une position intermédiaire fragile pour les responsables de Favelarte, animés par l’ambition de

générer de nouvelles dynamiques, d'infléchir sur les politiques urbaines, et contraints à négocier avec les trafiquants leur intervention dans la favela. Or, comme le souligne Junior, membre de l'association AfroReggae issue de la favela Vigário Geral, « de nombreuses personnes imaginent que la plus grande difficulté du travail dans la favela est de devoir négocier avec les trafiquants (...). Mais jusqu'ici, même s'ils sont nos concurrents indirects puisque l'un de nos objectifs est d'éloigner les enfants de la criminalité, nous n'avons jamais souffert quelconque menace directe provenant des chefs du trafic, ni n'avons été contraints de réaliser quelconque activité » [Junior, 2005]. Au contraire, souligne M. Hora, qui admet qu'il est parfois plus facile de trouver des arrangements avec les trafiquants qu'avec les pouvoirs publics ou la police, ce qu'il n'est pas sans dénoncer. Au final précise-t-il, « nous nous trouvons en permanence dans des situations qui nous demandent d'être vigilants. Nous n'avons pas le droit de nous tromper ». La situation décrite par M. Hora exprime bien la manière dont cet acteur — et ceux qui l'entourent — disposent de marges de manœuvre limitées pour exercer leur activité : « il faut adopter des positions claires, surtout pas une posture ferme », insiste-t-il. Ceci signifie que l'entre-deux, la position interstitielle n'écarter pas la nécessité d'un positionnement. Celui-ci est en permanence remis en cause, et est susceptible de les écarter définitivement du jeu. Conscient de l'équilibre précaire qui caractérise sa position — plus largement celle qui définit la favela —, il connaît par ailleurs ses atouts : « nous jouons souvent le rôle de médiateurs entre les politiques et les trafiquants. Nous établissons la communication entre eux ». Lors des travaux de construction du musée (à ciel ouvert), la municipalité a mis en place des balustrades sur des belvédères permettant de profiter d'une vue panoramique sur la ville.



Doc. 3 – Belvédère mis en place dans le cadre du musée à ciel ouvert

(© C. Reginensi, sept. 2006)

Celles-ci, censées protéger les visiteurs, représentaient un danger possible pour les enfants, qui risquaient de tomber dans le vide. Les responsables du trafic ont donc barricadé ces belvédères, postant un garde armé à l'entrée, menaçant ainsi de bloquer toute visite si les barrières n'étaient pas élevées : « Nous avons approché les services municipaux à ce sujet, relayant la demande des trafiquants, et la municipalité a aussitôt procédé à l'élévation de ces barrières ».

Le jeu dans lequel cette association est engagée consiste ainsi non à identifier la solution à un seul problème, mais à se jouer des forces en présence pour libérer des espaces de liberté propices à l'action. Lorsqu'il affirme qu'il n'existe « pas de fracture entre eux et nous ! », Mauricio exprime cette position de l'entre-deux, où jouent différents types de légitimités : d'une part, une légitimité institutionnelle conférée par les statuts de l'association et le dialogue qu'elle entretient avec la municipalité. D'autre part, une légitimité politique vis-à-vis des forces dominantes, celles du trafic. Enfin, une légitimité symbolique, conférée par la population, pour qui œuvre l'association au travers de projets culturels et de l'organisation d'événements favorisant la réappropriation de l'espace public par ses habitants.

Des hommes mobilisant de l'espace : les commerçants de rue à Copacabana face au projet Orla Rio

Orla Rio est à la fois le nom du projet et le nom de la société privée à laquelle la municipalité a confié pour 20 ans une concession sur le littoral de la ville en vue d'engager un projet urbain majeur. Celui-ci, inscrit dans l'objectif de la municipalité de Rio de favoriser les partenariats public/privé dans les projets d'aménagement, saisit l'opportunité de l'organisation par la ville des Jeux Panaméricains de 2007 pour réaménager le front de mer sur 34 km, soit 9 plages (Leme, Copacabana, Arpoador, Ipanema, Leblon, São Conrado, Barra da Tijuca, Recreio et Prainha) et 309 kiosques de vente de nourriture, de cigarettes, de cartes téléphoniques et de boissons. Les travaux, engagés depuis fin 2005, consistent à démolir les kiosques existants pour en construire d'autres sur la plage même, de manière à libérer cette portion de l'espace public aux piétons tout en proposant un nouveau design⁶, plus adapté aux exigences de visibilité d'une métropole compétitive. Les travaux ayant débuté par les plages de Leme et de Copacabana, c'est dans ces lieux que nous avons choisi de conduire notre étude de cas.

Des pratiques « à la marge » à Copacabana, un espace valorisé de la métropole

Il serait réducteur de définir la plage de Copacabana comme un espace homogène essentiellement destiné aux flux touristiques. Au-delà de la plage mythique, de la carte postale de la métropole, ces lieux se composent d'une très grande diversité d'espaces et de pratiques sociales, depuis les quartiers résidentiels, les voies de circulation automobile, jusqu'aux trottoirs (élargis le week-end alors qu'une des voies de circulation devient exclusivement piétonnière) et à la plage même⁷. Ce qui se déroule sur ces espaces du front de mer et en particulier sur le trottoir, où prennent place des commerçants, installés dans des kiosques ou se prêtant à une vente ambulante, relève à la fois de l'occasionnel et de cohérences fortes [Hatzfeld & Ringart, 1998]. On y rencontre des formes d'activités économiques aux statuts divers, certaines — officielles — se réfèrent directement aux règles imposées par la municipalité sur cet espace, en matière de produits vendus et de lieux de vente [Manual da Praia, Prefeitura do Rio de Janeiro⁸] lorsque d'autres — informelles — sont exercées sans

⁶ Le projet architectural a fait l'objet d'un concours qui a été gagné par une agence d'architectes et designers de renom sous la direction de Indio da Costa. Lors de notre enquête, en 2006 auprès des usagers et en particulier les professionnels ont apprécié la qualité du kiosque en tant qu'objet mais en ont critiqué de manière unanime le matériau principal : le verre qui ne devrait pas résister à l'humidité et provoque un inconfort important pour ceux qui travaillent dans le kiosque et, d'autre part, l'ensemble des usagers ont trouvé le projet inadapté à l'esprit carioca « décontracté »

⁷ Pour une délimitation de l'espace de Copacabana en lieux spécifiques, selon leur matérialité et les fonctions qu'ils occupent, voir Castanheda, 2005.

⁸ http://www.rio.rj.gov.br/verao/manual_praia.htm

autorisation, les commerçants étant dès lors pourchassés par la garde municipale [Cabral Gomes, Reginensi, 2007].

Dans le cadre du projet de réaménagement des kiosques, l'interdiction de se prêter à toute activité de vente ambulante est mise en avant par l'entreprise *OrlaRio* pour démontrer la volonté de cette société à « normaliser » l'informalité : « Nous allons préparer les employés des kiosques à une nouvelle réalité... Nous allons former des employés ; il y en aura 24 par kiosques, tous déclarés. 24 pour 309 kiosques, cela fera 7 500 employés, sans compter ceux qui travailleront pour la sécurité des consommateurs (système de surveillance par camera) alors que pour l'instant il n'y a que 98 emplois déclarés pour toutes les plages (...). Le trottoir est fait pour le commerce formel. L'invasion du commerce informel n'est pas une chose permise. Malheureusement le gouvernement n'a pas les moyens suffisants pour contrôler ; il existe pourtant une loi municipale ! » [Entretien avec le directeur de l'entreprise *Orla Rio*, avril 2006].

Si cette interdiction semble relever d'une décision ferme, exprimant la position de la municipalité vis-à-vis des pratiques de commerce informel sur l'ensemble de la ville, la plage de sable fait l'objet d'un traitement spécifique, autorisée à la vente ambulante à la seule condition que le vendeur ne cesse de circuler d'un bout à l'autre de la baie. Cette règle est par ailleurs très souvent détournée par les « vendeurs du sable », comme en témoigne l'extrait d'un entretien avec une vendeuse : « Je vends sur la plage depuis plus de 20 ans. J'ai commencé avec ma mère et maintenant je continue avec l'aide de ma fille. Je veux bien avoir un badge (permis) et vendre sur le sable, mais ce n'est pas suffisant pour vivre car la concurrence est forte et, de plus, il y a des mois où les conditions ne sont pas favorables où il pleut par exemple. Nous sommes obligés de trouver d'autres lieux pour vendre, notamment le trottoir parce qu'on peut vendre aux touristes qui marchent, ou à ceux qui sont assis à la terrasse des kiosques (...). Je vends dans d'autres endroits dans la ville la semaine et le week end, je viens sur la plage. J'ai essayé d'avoir une place pour vendre à la foire nocturne (marché) mais là il y a une file d'attente et beaucoup de passe droits, alors je fais comment ? Je m'arrange, je diversifie les produits, je discute avec les autres vendeurs, nous surveillons l'arrivée du *rapa*⁹ ». (Extrait d'un entretien avec Maria, 43 ans, septembre 2006)

⁹ Le garde municipal est plus connu sous le nom de *Rapa* (du portugais *Rapar* : Voler ou extorquer par la force, Dictionnaire *Aurelio*). La garde municipale a été citée, par la majorité de nos enquêtés comme le principal obstacle au développement de leur travail.

Dans ces interstices de la pratique formelle, le poids de la norme peut être souligné. Mais existent également des formes de régulation internes au groupe — celui des vendeurs mais aussi celui que forment vendeurs ambulants, « quiosqueiros» (ceux qui tiennent les kiosques), « barraqueiros » (propriétaires de barraca, tente installée sur la plage proposant boissons, parasols et chaises). Ce groupe revêt la forme d'une communauté d'appartenance qui correspond à une réalité professionnelle, dans l'informel, qui a conçu, au fil du temps et des opportunités, une culture d'entreprise sans entreprise [Granovetter, 2000] mais qui a aussi défini des règles d'entraide et de solidarité [Cabral Gomes, Reginensi, op.cit.]. Véritables acteurs de l'interstice, ils se réfèrent à ce groupe pour accéder à l'activité économique et, pour certains, s'établir comme commerçants à la rue. Ils mobilisent pour cela « plus de capital social et plus d'activités relationnelles mais moins de technologie et de bureaucratie » [Peraldi, 2001].

Inventivité et recompositions socio spatiales : l'interstice comme mode de légitimation

L'expérience interstitielle est vécue dans le cadre normatif de la loi municipale, détournée en permanence par les vendeurs. Ce même cadre est à la fois fortement répressif et paradoxalement permissif. En effet, au cours de nos observations, nous avons saisi les discours portés par les pouvoirs publics et par les vendeurs — ou les tenanciers des kiosques. Chacun d'eux use de la même référence à l'interdiction du commerce ambulant sur le trottoir. Les pratiques de détournement de cette loi s'expliquent par une relative tolérance des pouvoirs publics ou par une pratique identifiée comme celle d'une « autorisation sauvage » du commerce ambulant. Par exemple, les dimanches et jours fériés, le trottoir du front de mer est envahi de vendeurs qui s'installent sur le bord des rues, utilisant comme support de vente un simple tissu, une toile plastique, une table ou un petit chariot. La présence des gardes est le plus souvent discrète, ceux-ci se prêtant à quelques interventions visant à confisquer les marchandises du vendeur. La plupart des vendeurs fait preuve d'une grande part d'inventivité et d'adaptation aux situations. Au cours des nos enquêtes, nous avons pu voir de quelle manière les vendeurs ambulants s'installaient à l'angle de la palissade de chantier de l'entreprise *Orla Rio*, lieu propice pour capter les flux des touristes et des résidents qui déambulaient le long du littoral, et que d'autres continuent de vendre sur le trottoir où vont être installés les nouveaux kiosques.



Doc. 4 – Vente ambulante sur le trottoir de Copacabana à l’angle de la palissade

(© C. Reginensi, sept. 2006)

Pour mieux analyser ces expériences, nous avons travaillé¹⁰, avec une grille d’observation, et procédé à des parcours d’une durée d’environ une demi-heure sur l’avenue Atlântica qui montrent à la fois :

- La diversité des dispositifs mobilisés : chariot, table pliante, parasol ou simple bâche posée à même le sol : celui-ci est installé sur le sable, à l’ombre mais dans un espace très proche du rebord du trottoir, ainsi il est sur l’espace de permissivité et à la frontière de l’espace interdit.
- Des parades pour échapper à la garde municipale : le support est souvent un outil léger et maniable, de manière à permettre à la marchandise d’être rapidement emballée et de faciliter la fuite et ainsi d’échapper à la répression.

¹⁰ Projet de recherche : « Relations mobilisées dans la création d’une activité économique : les vendeurs ambulants au Brésil entre survie et conflit pour l’usage de l’espace » en vue de préparer une habilitation à diriger les recherches, Catherine Reginensi, septembre 2006 à février 2007.

- Certaines formes de professionnalisation de l'activité de commerce de rue : depuis plus d'un an les vendeurs affichent le prix des produits qu'ils vendent et considèrent que ça rend la relation avec le client « plus facile, plus claire ».

COPACABANA_ Avenida Atlântica, entre le posto 5 et l'OthonPalace_ 12.10.2006_ de 11h00 à 11h30.



1. Vendeur de glaces et son chariot.
2. Marchandise du vendeur cachée dans son support plastique au moment du passage de la garde municipale.
3. Vendeur de lunettes et prix.
4. Vendeuse d'artisanat en coquillage.
5. Vendeur de bikinis.



6. Vendeur de sac aux clients des kiosques.
7. Vendeur de maïs (chariot) et vendeur de paréos.
8. Sculpture de sable et vendeur de bijoux sur le trottoir.

Doc. 5 – Parcours de vendeurs de rue à Copacabana (© C. Reginensi, sept. 2006)

Vendeurs ambulants, « kiosqueiros » et « barraqueiros », dont l'activité est toujours en situation précaire, voire menacée de disparition, ne sont pas pour autant à la merci du projet de réaménagement du front de mer. Leurs relations sont en effet fondées sur l'entraide et la solidarité, ceci depuis la création de leur activité :

- Pour débiter l'activité et s'y maintenir, certains vont dire : « il suffit de poser les bonnes questions et de trouver les personnes ressources (ambulants ou non) ». Ces personnes leur apportent un soutien moral, une aide financière parfois, ainsi qu'une assistance pour les protéger du conflit avec le garde municipal : il n'est pas rare de voir des vendeurs s'installer à la terrasse d'un kiosque, un sac contenant leur marchandise dissimulé sous leur chaise, attendant que les gardes municipaux passent. De vendeurs pourchassés, ils s'improvisent consommateurs à la terrasse du kiosque avec la complicité du quiosqueiro.

- Ces commerçants de rue comptent souvent sur les solidarités familiales. Il n'est pas rare en effet que des membres de leur réseau familial étendu exercent ou aient exercé cette activité.
- D'autres encore, au fur et à mesure de leurs parcours dans la métropole, font des rencontres décisives et consolident des liens plus forts : avec un fournisseur, un ou plusieurs autres vendeurs ou encore avec un homme de loi (un avocat) qui tente de leur apporter ses compétences en matière juridique pour tenter de renégocier le contrat proposé aux anciens quiosqueiros par l'entreprise Orla Rio. Ainsi une nouvelle coopérative de quiosqueiros, Orla Legal se structure peu à peu. Il serait même question, selon l'avocat, de trouver des modes d'organisation commune entre quiosqueiros, et vendeurs ambulants.

Les vendeurs doivent toujours faire preuve de compétence relationnelle pour démarrer et mobiliser les interstices physiques disponibles. Les premiers « installés » dans l'interstice ouvrent à un autre « l'espace » et vont ensuite témoigner de la légitimité à l'occuper. Nous avons retrouvé dans les parcours professionnels des vendeurs ce « savoir circuler » qui construit des « territoires circulatoires » [Tarrius, 1993]. Mais dans le contexte de Rio, ces territoires ne sont pas ou peu investis par des migrants transnationaux et seraient plus proches de territoires à une échelle locales comme les vendeurs de rue à Istanbul [Meissonnier, 2006]. La mobilité quotidienne permet d'identifier les personnes ressources et les interstices à s'approprier.

CONCLUSION

Derrière la palissade : la terreur d'un enfant de Rio

Arrivée à hauteur de la palissade, véritable panneau publicitaire de l'entreprise Orla Rio, en face de l'hôtel Copacabana Palace, je remarque une voiture de la police militaire arrêtée. Derrière la palissade, sur le sable, des enfants des rues dorment. Un policier les invective rudement et donne quelques coups de pieds pour activer le réveil et faire déguerpir le groupe. Un enfant a plus de mal que les autres à sortir du sommeil, le policier dégaine alors son arme, la pointe sur la tempe de l'enfant et lui crie de se bouger. L'enfant ouvre les yeux et reste muet de stupeur et des larmes se mettent à couler sur ses joues. Il se lève et s'enfuit, le policier regagne la voiture et rejoint son collègue resté au volant. Nous sommes quelques uns à voir la scène sans pouvoir intervenir ...

(Extrait du journal de terrain, C. Reginensi, avril 2005)

Face à une telle scène, de plus en plus banalisée, on peut poursuivre son chemin et oublier. On peut aussi se demander comment arriver à vivre dans un monde urbain où les inégalités sociales sont d'autant plus abruptes qu'elles s'inscrivent dans des espaces contigus. L'analyse des dynamiques urbaines à partir des marges permet d'observer la ville différemment, non pour oublier, mais pour observer les manières individuelles d'inventer la ville telle qu'elle est vécue (Agier : 1999, 160). Les expériences interstitielles que nous avons évoquées au cours de cet article laissent entrevoir de multiples résistances, souvent rendues opaques, voire invisibles. Dans le contexte de la métropole carioca l'espace de la favela du Morro da Providência et celui du commerce de rue tendent à se reconfigurer en permanence, multipliant les interstices socio spatiaux. En guise de conclusion, nous serions de nous rapprocher du modèle théorico méthodologique proposé par J. Monnet [2006] pour mettre en évidence la manières dont les interstices observés, se construisent dans une ambivalence, dans le cadre de jeux avec la norme, en y adhérant ou encore en s'y référant. Trois types d'interstices peuvent ainsi être observés.

Tout d'abord, les espaces intermédiaires, de l'entre-deux, situés aux franges de la juridiction : passerelles, angles de rues et lieux-frontières tels que la palissade ou le rebord du trottoir sur le front de mer de Copacabana. Ou encore les murs de l'entrée de la favela Morro da Providência, où sont apposés un plan des lieux et inscrits des extraits de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, et l'immeuble de l'association des habitants de cette favela,

qui a abrité les services municipaux et est aujourd'hui occupée par des associations qui proposent une alternative au trafic de drogue et aux projets des pouvoirs publics.

Ensuite, les interstices de la formalité qui offrent des espaces et des actions empreints de tolérance, de permissivité ou d'inventivité mais aussi des formes de violence supposée ou réelle, de corruptions, de modes aux frontières floues telles celles qui s'observent dans les produits de contrefaçon, de contrebande et de trafic.

Enfin, les interstices de la mobilité, à géométrie variable, qui mobilisent des flux (piétons, touristes et résidents sur le front de mer, acteurs divers de et hors de la favela) qui suggèrent des capacités d'adaptation, de détournement de la norme, des échanges construits sur des opportunités et sur des réseaux.

Dans les situations urbaines observées, ces types d'interstices se combinent souvent. Ils participent à complexifier et à remettre en cause les logiques selon lesquelles la ville se produit, forte de l'action d'acteurs multiples, aux intérêts et aux positions souvent divergents.

En adoptant cette manière d'observer la ville par ses marges, nous soulignons l'obligation pour les acteurs de se référer à un ensemble normatif tout en sachant s'y soustraire. La posture adoptée permet de décrire un processus plus récent, dans la métropole de Rio de Janeiro, par lequel la société dominante - constituée des pouvoirs publics et, dans une moindre mesure, de l'élite locale – tend « à utiliser, ou à s'annexer » ce qu'il perçoit de singulier, « de créatif dans la marge (...) en le faisant dans le sens de sa propre logique » [Corrin, *Ibid.*]. Ce processus engage une réaction des marges, enclines à s'engager dans ce que E. Corrin décrit comme « un jeu avec les marges », où la marginalité est utilisée comme une stratégie de résistance et « de survie face aux effets de la première marginalisation exogène » [*Ibid.*]. Au travers de ce double mouvement, la marge prend part à la production de la société et de l'espace. Elle est portée, revendiquée pour ce qu'elle contient de singulier et qui est susceptible d'être valorisé, pour répondre aux ambitions des acteurs des marges. Loin d'échapper au regard des pouvoirs dominants, les mouvements inscrits dans les marges demeurent dépendants de leur permissivité, résultant de son incapacité de contrôle ou d'un intérêt à tolérer la déviance. La manœuvre oblige alors, de la part des acteurs de la marge, à disposer d'une capacité d'autodétermination, caractérisée par une remise en cause permanente de leurs stratégies, de leurs modes d'organisation, de leurs représentations d'eux-mêmes et de la ville, celle-ci leur permettant de s'insérer dans les espaces laissés libres, qui comptent comme autant de fissures dans les systèmes de pouvoir urbain.

Références bibliographiques

- AGIER, M. [1999], *L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*. Editions des Archives Contemporaines, Amsterdam, 173p.
- ALEXANDRE GARNER C. [2003], "Marges et confins, Borderlines and Borderlands", *Confluences XXIV*. Centre de Recherche Espaces/Ecritures
- BAUTES, N. [2007], "Modalidades de visibilidade e contradições de uma politica de requalificação urbana na favela Morro da Providência (Rio de Janeiro)", VALENCA M. (dir.) *Globalização e marginalidade*. Natal : Ed. UFRN. UGI.
- CABRAL MARQUES GOMES F., CARVALHO PELEGRINO, A.I., LIMA FERNANDES, L., REGINENSI, C. [2006], *Desigualdades e exclusão nas metrópoles brasileiras : alternativas para seu enfrentamento nas favelas do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Editora da Arco Íris, 144p.
- CANTANHEDE A.T.M. de, [2005]. *Multidão e solidão na orla de Copacabana*. Thèse (Doctorat en Aménagement Urbain et Régional) - UFRJ, Rio de Janeiro.
- Petcou C, Nicolas-Le Strat P., Petrescu D., Matthys K., Deck F. [2005], *Interstices urbains temporaires, espaces interculturels en chantier, lieux de proximité*. Programme interdisciplinaire de recherche Art, Architecture et Paysage, RDS/ISCRA, 9p.
- DOUGLAS, M., [2001], *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris, La D'couverte/Poche n°104
- GRANOVETTER M., [2000], *Le marché autrement. Les réseaux dans l'économie*, Paris, Desclée de Brouwer
- HATZFELD, M. et H., RINGART, N., [1998], *Quand la marge est créatrice. Les interstices urbains initiateurs d'emploi*. Paris, Editions de l'Aube, série Sociétés, 160p.
- KNAEBEL, G. [1991], « Le rangement du résidu », in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°53, pp.22-31
- KNAUSS P. [2006], "Scaling down the monumental : how public art came to inspire community action in Rio de Janeiro", *Literature and Arts of the Americas*, Vol. 39, n°2, pp. 173-187
- JUNIOR J. [2003], *Da favela para o mundo. A historia do grupo cultural AfroReggae*. Rio de Janeiro, Editouro, 279 p.
- MEISSONNIER, J., [2006], « Marchands de rue à Istanbul. Présence urbaine d'une offre commerciale en perpétuelle recomposition spatiale » in, *Les Dossiers de l'FEA*, n°19, Institut Français d'Etudes Anatoliennes Georges Dumézil, 78 p.
- MONNET, J. [2000], « L'identification de la ville » in MONNET J., CAPRON G. *L'urbanité dans les Amériques. Le processus d'identification socio-spatiale*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. Villes et Territoires. pp. 17-40
- [2006], "Do vendedor ambulante ao cliente ambulante: um modelo teórico das relações entre o comércio da rua e a metropolização", in CABRAL MARQUES GOMES M de F.(ed.), *Cidade, transformações no mundo do trabalho e políticas públicas. A questão do comércio ambulante em tempos de globalização*. Rio de Janeiro, DP&A Editora. pp. 171-187
- PERALDI, M., (éd.) [2001], *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*. Paris, Maisonneuve et Larose. 361p.
- REGINENSI, C., CABRAL MARQUES GOMES F., [2006], in CAPRON, G. *Quand la ville se ferme. Quartiers résidentiels sécurisés*. Paris, Editions Bréal pp.113-186
- [2007], *Cybergéo*, n°368, 19 mars « Vendeurs ambulants à Rio de Janeiro : expériences citadines et défis des pratiques urbaines », 30p. [En ligne] <http://193.55.107.45/articles/368res.htm>
- RHEIN C. [2005], «Territoire et exclusion : des mots de l'État-providence et des maux de la société civile», *Strates*, N°9 [En ligne] <http://strates.revues.org/document613.html>.
- REMY, J., VOYE, L., [1992], *La ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris, L'Harmattan
- RONCAYOLO, M. [1990], *La ville et ses territoires*. Paris, Gallimard, Folio Essai
- ROULLEAU-BERGER, L. [2005]. "La rue miroir des peurs sociales et des solidarités" in BRODYJ. (dir.) *La rue*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, pp.91-99
- SECRETARIA MUNICIPAL DE DESENVOLVIMENTO SOCIAL [1992], *Primeiro seminário sobre áreas favelizadas, política de urbanização e meio ambiente. Propostas básicas e conclusões*. Prefeitura da Cidade do Rio de Janeiro, 90 p.
- SOARES GONÇALVES R. [2006], "La politique, le droit et les favelas de Rio de Janeiro : un bref regard historique", *Journal des anthropologues*, n°104-105, Paris : MSH, pp. 37-63.
- TARRIUS, A. [1989], *L'anthropologie du mouvement*, Caen : Editions Paradigme, 185 p,
- [1993], "Territoires circulatoires et espaces urbains", *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°59-60, juin
- [2002], *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*. Paris : Balland
- TONNELAT, S., [2003/2004] "Les interstices urbains », *Chimères*, n° 52, pp.135-155